

Dominik Hess*

À quoi bon la préhistoire du *Tristan en prose*? Mise au point et nouvelles perspectives

<https://doi.org/10.1515/jias-2017-0008>

Abstract: The following study explores the different aspects explored by research to date on a rather peculiar episode marking the beginning of the Prose *Tristan*, namely the story of Tristan's ancestors. The latter links the family of the eponymous hero with that of the Guardians of the Grail, which make Tristan's ancestor Sadoc, the nephew of Joseph of Arimathea and the brother of Helain le Blanc.

This 'prequel' had to undergo the pitiless judgement of G. Paris who could not grant any literary value to the introductory part of the romance, considering it useless. The critics have, mainly in the aftermath of the publication of the first volume of the edition by R. L. Curtis back in 1963, taken two diametrically opposed positions which I propose to re-examine in detail: one side has vigorously tried to defend the utility of the prequel with regard to the following sequences of the romance where, among other, notably the theme of the *amour-passion* is of great importance for the more 'tristanian' part of the plot that follows. On the other hand, several studies have attempted to show the extent to which the prequel, despite of giving an introduction to the Grail-theme at the very beginning, does not have any impact on the destiny of Tristan, since the latter is, due to him being inclined to luxury, excluded *a priori* from the Grail-Quest which will take place further down the line.

Furthermore, this article will deal with past criticism and propose new perspectives for further investigation of this topic: other than the question of intertextuality, with, at its core, the myth of Oedipus and the dominance of Chelinde, the female element, being the pivot of the storyline, the main work that still needs to be accomplished lies in the re-examination of the textual tradition. The latter has been studied by Curtis (for which she had established a *stemma*), but her methodological approach is out of date. By proposing a new classification of the manuscript tradition with more operational methods (elaborated for the treatment of prose texts), we hope, thus, that in the near future it will be possible to

*Corresponding author: Dominik Hess, Universität Zürich, E-Mail: dominik.hess@uzh.ch

achieve a more profound knowledge of the genesis of at least a part of this vast romance.

Résumé: La présente étude vise à examiner les différents aspects établis par la critique concernant le début du *Tristan en prose*, à savoir l'histoire des ancêtres du héros éponyme qui relie la famille de Tristan à celle des gardiens du Graal, dont son ancêtre, Sadoc, serait le neveu de Joseph d'Arimathie et le frère d'Helain le Blanc.

Cette "préhistoire" a dû subir le jugement inexorable de G. Paris qui n'a su attribuer aucune valeur littéraire à cette partie introductive au roman et la jugeait complètement inutile. La critique a, notamment suite à la publication du premier tome de l'édition par R. L. Curtis en 1963, pris deux positions diamétralement opposées dont un réexamen sera de mise : celle qui n'a pas cessé de défendre l'utilité de la préhistoire pour la suite du roman, car elle est imprégnée, entre autres, de la thématique de l'amour-passion au même titre que le récit tristanien qui s'ensuit. De l'autre côté, de nombreuses études ont montré que la préhistoire, bien qu'elle introduise la thématique du Graal tout au début, n'a aucun impact sur le destin de Tristan, qui est dû à son penchant pour la luxure, exclu a priori de la Quête du Graal qui a lieu plus tard dans le roman.

De plus, notre étude montrera d'autres points mis en évidence par la critique ainsi que des perspectives pour la recherche concernant ce sujet : outre la question de l'intertextualité, avec comme modèle principal l'ombre mythique d'Œdipe, et la dominance de Chelinde, l'élément féminin, comme point-pivot de l'histoire, le chantier le plus évident reste le réexamen de la tradition textuelle pour laquelle Curtis avait, jadis, établi un *stemma*, mais dont la méthodologie est aujourd'hui dépassée. Ainsi, nous espérons qu'un jour il sera possible, grâce à un classement des manuscrits obtenu par des méthodes plus opérables pour le traitement des textes en prose, de pouvoir apporter de nouvelles connaissances de la genèse d'au moins une partie de cette œuvre littéraire très vaste.

Zusammenfassung: Die vorliegende Studie geht verschiedenen von der Forschung herausgehobenen Aspekten der Anfangsepisode des *Prosa-Tristan*, namentlich der Geschichte der Vorfahren des Titelhelden, nach. Diese bringt die Familie Tristans mit jener der Gralhüter in eine unmittelbare Beziehung, so wird etwa Tristans direkter Ahne Sadoc zum Neffen Josephs von Arimathäa und zum Bruder von Helain le Blanc.

Die Vorgeschichte des *Prosa-Tristan* traf einst das gnadenlose Urteil Gaston Paris', der diesem einleitenden Teil des Romans jeglichen literarischen Wert absprach und ihn gar als völlig nutzlos bezeichnete. Die Forschung hat, vor allem im Anschluss an die Veröffentlichung des ersten Bands der Edition von R. L. Curtis, zwei diametral entgegengesetzte Positionen eingenommen, welche hier

genauer betrachtet werden: Eine Seite verteidigt die Funktion der Vorgeschichte für den weiteren Verlauf des Romans, da hier unter anderem die Thematik der passionierten Liebe (*amour-passion*) eingeführt wird, die zu einem wiederkehrenden Element in der folgenden Tristanhandlung wird. Auf der anderen Seite stehen zahlreiche Studien, die zeigen, dass die Vorgeschichte, auch wenn sie ganz zu Beginn des Romans in die Gralsthematik einführt, überhaupt keinen Einfluss auf das weitere Schicksal Tristans nimmt, denn dieser ist aufgrund seines Hangs zur Ausschweifung von vornherein von der Gralssuche ausgeschlossen, zu der es später im Roman kommt.

Die vorliegende Studie behandelt weitere Punkte, welche die Forschung herausgearbeitet hat, und nennt Perspektiven für weitere Arbeiten in diesem Feld: Neben der Frage der Intertextualität (insbesondere der Modellfunktion des Ödipus-Mythos) und der Dominanz von Chelinde, dem weiblichen Element, als Wendepunkt der Handlung, verweisen die meisten Arbeiten auf das dringende Desiderat einer Neuuntersuchung der Texttradition. Hierzu hatte Curtis seinerzeit ein Stemma erstellt, doch gilt seine Methodologie heute als überholt. Es gilt zu hoffen, dass durch eine Handschriftenklassifizierung auf der Grundlage neuer operablerer Methoden zur Analyse von Prosatexten neue Erkenntnisse über die Genese zumindest eines Teils dieses riesigen Werkes zu gewinnen sind.

Le roman de *Tristan en prose* fait partie des romans arthuriens du XIII^e siècle où l'histoire des amants de Cornouailles rejoint l'univers arthurien, soit celui de la Table Ronde et du Graal¹. Ce roman a, vu sa diffusion qui se manifeste à la fois dans les données matérielles (existence d'environ 90 manuscrits, y compris les fragments) et spatio-temporelles (ces manuscrits sont à dater entre les XIII^e et XVI^e siècles, outre la France, un grand nombre de manuscrits est d'origine italienne), joui d'une grande popularité pendant plusieurs siècles. Concernant ses modèles littéraires, il s'agit, à plusieurs points de vue, d'un récit hybride : d'une part, il reprend les éléments narratifs de base hérités de ses prédécesseurs tristaniens en vers (Béroul et Thomas d'Angleterre) avec pourtant une multiplication de personnages et d'aventures ; d'autre part, l'influence du *Lancelot-Graal* est indéniable, à commencer par la technique très récurrente de l'entrelacement des aventures dans le *Tristan* ainsi que la présence de nombreux personnages qui apparaissent à la fois dans le *Lancelot en prose* et le *Tristan*. De plus, la longueur des deux textes est tout à fait comparable et l'interpolation d'une partie

¹ Cf. Colette-Anne Van Coolput, 'La «préhistoire arthurienne»: quelques réflexions à propos de la première partie du *Tristan en prose*', *Les lettres romanes*, 38 (1984), 275–82 (p. 275).

significative de la *Queste* dans le *Tristan en prose*² ne fait que compléter l'image d'un amalgame de deux univers littéraires qui, d'ailleurs, montre un rapport de concurrence entre les deux chevaliers : la conquête par Tristan de son identité de héros ne peut s'effectuer que par le rapprochement à son modèle qui est, justement, Lancelot, avec lequel il entretient, à distance ou à proximité, une rivalité plus ou moins sous-jacente³.

Or, le *Tristan en prose* ne s'ouvre pas avec la naissance du héros éponyme à proprement parler⁴, mais est précédé par l'histoire de ses ancêtres. Cette «pré-histoire» du *Tristan en prose*, qui nous intéresse en particulier au cours de cette analyse et qui correspond aux §§1–19 de l'*Analyse* de Löseth (équivalent aux §§1–221 de l'édition Curtis), a constitué pendant longtemps un objet de recherche marginal dans le domaine des études arthuriennes. En 1886, Gaston Paris, dont la conférence de dimanche pendant l'année 1885–1886 a entraîné une véritable vague de publications concernant la matière tristanienne⁵, jugeait cette préhis-

2 Cf. Philippe Ménard, 'Le roman de *Tristan en prose* au cœur de la littérature arthurienne', dans *Mémoires arthuriennes : actes du colloque des 24, 25 et 26 mars 2011, Troyes*, éd. par Danielle Quéruel et Thierry Delcourt (Troyes: Médiathèque du Grand Troyes, 2012), pp. 159–83. Pour les éléments narratifs du *Lancelot en prose* dans le *Tristan* voir E. Baumgartner, *Le «Tristan en prose». Essai d'interprétation d'un roman médiéval* (Genève: Droz, 1975), pp. 118–32.

3 Comme l'a montré avec beaucoup de précision, la deuxième partie de l'étude de Damien de Carné, *Sur l'organisation du Tristan en prose* (Paris: Champion, 2010), pp. 175–411. À ce propos, cf. également *infra*, note n° 53.

4 Cf. à propos du terme «préhistoire»: Colette-Anne Van Coolput, *Aventures querant et le sens du monde. Aspects de la réception productive des premiers romans du Graal cycliques dans le Tristan en prose* (Louvain: Leuven University Press, 1986), p. 18. Alternativement, Janet H. Caulkins a introduit la notion de «généalogie», cf. Janet H. Caulkins, 'Récompense et châtement dans la structure narrative de la généalogie du *Tristan en prose*', dans *Rewards and Punishments in the Arthurian Romances and Lyric Poetry of Mediaeval France*, éd. par Peter V. Davis et Angus J. Kennedy (Cambridge: Brewer, 1987), p. 9. On trouve également les termes «prologue» ainsi que «préhistoire arthurienne» dans la littérature secondaire, incluant parfois également le § 222. Cf. également Eilhart Löseth, *Le roman en prose de Tristan : le roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise : analyse critique d'après les manuscrits de Paris* (Paris: E. Bouillon, 1890), pp. 3–16 (désormais abrégé en *Analyse*).

5 C'était un des séminaires légendaires tenus le dimanche par G. Paris pour l'École des Hautes Études, auquel ont assisté Joseph Bédier, W. Lutoslawski, Heinrich Morf, Eilhart Löseth, Wilhelm Meyer-Lübke, Ernest Muret, Léopold Sudre, Werner Söderhjelm et, passagèrement, Grand, Ernst et Bonnier. De ce séminaire ont résulté quelques travaux importants publiés en partie dans le même volume de la *Romania*, 15 (1886), 511–33, l'édition par Joseph Bédier de la fin des amants selon le BnF, f. fr. 103 (contenant le roman en prose), comparée au poème d'Eilhart d'Oberg (*ibid.*, pp. 481–510) et l'édition de la *Folie Tristan* du ms. de Berne par Heinrich Morf (*ibid.*, pp. 558–74). Certains de ces travaux ont paru plus tard, comme l'*Analyse* de Löseth, qui, au moins pour notre travail, est certainement l'ouvrage le plus important, mais aussi l'étude d'Ernest Muret, 'Eilhart

toire ‘aussi ennuyeuse que longue et inutile, [...] farcie de réminiscences mythologiques, et de fictions d’une monotone absurdité [...]’.⁶ Ce jugement allait peser pendant longtemps sur la première partie du *Tristan*. Les connaissances du *Tristan en prose*, comme on sait, allaient faire un bond en avant avec la publication de l’*Analyse* résultant elle aussi de cette conférence de dimanche et conduite par E. Löseth sur les manuscrits de la BnF contenant le *Tristan*, qui ne pouvait certes pas combler l’absence d’édition, mais permettait une compréhension plus précise de la tradition textuelle.⁷ Le savant norvégien commentait d’ailleurs le statut de cette préhistoire au sein du roman entier : il postulait que la préhistoire était un ajout postérieur, faisant partie de ce qu’il appelait la version cyclique, ‘ayant pour but de ramener la généalogie de Tristan aux héros du Saint Graal’.⁸ Par la suite, sauf erreur de notre part, la première étude à porter essentiellement sur l’histoire des ancêtres de Tristan est celle de J. D. Bruce, consacrée à un rapport intertextuel entre un épisode du roman en prose français et une nouvelle du *Décameron*.⁹

d’Oberget et sa source française’, *Romania*, 16 (1887), 288–363. À propos de ce séminaire, voir Gaston Paris, ‘Notes sur les romans relatifs à Tristan’, *Romania*, 15 (1886), 597–602 (p. 597). De fait, le dimanche, les conférences n’avaient pas lieu à l’EPHE mais chez G. Paris ; en outre, H. Morf ne semble pas y avoir participé en personne, mais seulement avoir publié, sur la demande de G. Paris, la *Folie* de Berne (dans le volume que nous venons de citer). Cela s’explique par le simple fait qu’étant déjà nommé professeur extraordinaire à Berne depuis 1879 et travaillant en même temps comme professeur de lycée, le savant suisse croulait sous le travail. Voir à ce propos : Richard Trachsler, ‘Heinrich Morf (1854–1921). Le bâtisseur déchu’, dans *Portrait de médiévistes suisses (1850–2000). Une profession au fil du temps*, éd. par Richard Trachsler et Ursula Bähler (Genève: Droz, 2009), pp. 141–78 (pp. 143–45). Voir aussi Ursula Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane* (Genève: Droz, 2004), p. 564.

6 Voir Paris, ‘Notes sur les romans’, p. 601. Le verdict de l’élève de G. Paris, J. Bédier, était encore plus sévère, car ce dernier condamnait dans son édition du *Roman de Tristan* de Thomas d’Angleterre la version en prose dans son intégralité comme un ‘fatras d’inventions chevaleresques, bibliothèque de récits de chevalerie [...]’, *Le roman de Tristan*, éd. J. Bédier, 2 vols. (Paris: S.A.T.F., 1905), II, pp. 191–92.

7 E. Löseth a publié, au fil des années, des analyses des manuscrits de Paris, Londres, Florence et Rome contenant des versions intégrales ou partielles du *Tristan en prose* : voir son *Analyse* (pour les mss. de la BnF), *Le Tristan et le Palamède des manuscrits français du British Museum : étude critique* (Kristiania: Dybwad, 1905) et *Le Tristan et le Palamède des manuscrits de Rome et de Florence* (Kristiania: Dybwad, 1924).

8 Löseth, *Analyse*, p. XVIII. Löseth est parti du principe qu’il y avait deux versions du *Tristan en prose*, une version plus courte, rédigée préalablement à la deuxième version, plus longue et plus répandue que la première. La version II était une version cyclique dotée du texte de la *Queste del Saint Graal*.

9 Entre la critique de G. Paris et l’article de Bruce, il y a eu, bien évidemment, quelques observations concernant la préhistoire, telles que le commentaire de Löseth portant sur un passage dans lequel le roi Pélías a le droit de délivrer un des deux condamnés à mort et où il préfère, au lieu

Bruce, nous semble-t-il, inaugure ainsi, quoique de manière encore tâtonnante, deux pistes de recherche qui seront exploitées tout au long du XX^e siècle : d'une part, la fonction littéraire du personnage de Chelinde, qui, véritable pivot du récit, impose la structure à la narration¹⁰, et de l'autre, la question des sources intertextuelles, littéraires ou mythiques, de la préhistoire tristanienne. Bien évidemment, il y a eu, depuis la publication de cet article, des analyses plus spécifiques s'attaquant aux deux problématiques et s'y sont ajoutées d'autres thématiques importantes, comme, à titre d'exemple, celle du statut de la préhistoire au sein de cette vaste œuvre, qui se basent sur ou bien développent leur argumentation à partir de l'hypothèse de Löseth d'un ajout postérieur.

Or, dans le cadre de la présente étude, il s'agit d'abord de faire un bilan rétrospectif des études portant sur la préhistoire. En survolant les travaux critiques consacrés à cette dernière¹¹, nous constatons d'emblée que, sur le plan temporel, il y a eu un grand silence entre, d'une part, les travaux de G Paris, E. Löseth, J. D. Bruce, auxquelles on peut ajouter les quelques mots qu'E. Vinaver a consacrés

de sauver son propre fils Luce, libérer Sador. L'épisode est comparable à ce que nous retrouvons dans *Athis et Porphilias* (cf. Löseth, *Analyse*, p. 7, ce parallèle a déjà été mis en évidence par G. Gröber dans son *Grundriss*, cf. Gustav Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, 2 vols (Strasbourg: Trübner : 1888–1906), II/I, p. 1007. Ce dernier insiste également sur le parallèle entre l'histoire de l'empereur Constantin et celle de Sador). Une critique très positive, bien que d'ordre peu académique, vient du côté allemand : 'Überhaupt ist diese Geschichte der Ahnen Tristans besonders lehrreich für die Arbeitsweise des Romanschreibers, der hier ein höchst buntes Mosaik aus sagenhaften Stoffen der alten und neueren Zeit, geschichtlichen und biblischen Reminiscenzen, untermischt mit Kämpfen mit Riesen und Liebesabenteuern znsammenstellt [sic !]. Häufig leitet ihn dabei offenbar der Wunsch, die in der eigentlichen Sage erzählten Thatsachen zu erklären, ihnen sozusagen einen geschichtlichen Boden zu schaffen.', Wilhelm Röttiger, *Der heutige Stand der Tristanforschung* (Hamburg: Wilhelm-Gymnasium, 1897), p. 27, qui s'appuie sur l'*Analyse* de Löseth et en fait ses déductions sur le plan de l'interprétation. En d'autres termes, il ne semble pas avoir travaillé de première main.

¹⁰ James D. Bruce, 'A Boccaccio Analogue in the Old French Prose Tristan', *Romanic Review*, 1 (1910), 384–96. Bruce ne souligne pas *stricto sensu* l'importance de Chelinde, mais il cherche, par le biais du rôle-pivot que joue Chelinde dans l'intrigue, un schéma narratif semblable. Il le trouve dans la septième nouvelle du deuxième jour du *Décameron* de Boccace où apparaît une princesse de Babylone qui est l'objet de désir de plusieurs hommes. Le personnage de Chelinde et sa fonction au sein du récit ont constitué, comme nous le verrons par la suite, un sujet de recherche très important.

¹¹ Nous avons pris en considération les outils de recherche d'usage tels que le *BBSIA*, l'*IMB*, le *Klapp*, le *Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen Âge*, éd. par Robert Bossuat (Melun: Librairie d'Argences, 1951) et ses *Suppléments*, la bibliographie d'E. Baumgartner dans *Nouvelles recherches sur le Tristan en prose*, éd. par Jean Dufournet (Paris: Champion, 1990), pp. 207–20, ainsi que la bibliographie très exhaustive sur le *Tristan en prose* dans l'ouvrage de D. de Carné, *Sur l'organisation*, pp. 643–57.

à la préhistoire dans son étude de 1925, et d'autre part le début des années 1970 où la critique a commencé peu à peu à s'intéresser à ce texte, peut-être sous l'impulsion du bref commentaire de Ph. Ménard sur le géant poseur d'énigmes inséré dans son étude de 1969.¹² Un tel regain d'intérêt doit sans doute beaucoup à l'édition de R. L. Curtis dont le premier des trois volumes a paru en 1963 et permet depuis de lire aisément une partie du *Tristan en prose*. L'analyse de F. Bogdanow, qui date également de 1969, défend à son tour la « préhistoire » contre les accusations de G. Paris : selon elle, le prosateur avait bel et bien un dessein très précis en tête, car la préhistoire tente de fournir des réponses à des épisodes inexplicables dans les versions en vers. De même, dans son étude de référence considérant le *Tristan en prose* dans son intégralité, publiée en 1975, E. Baumgartner avait consacré quelques observations à la préhistoire. Cette dernière postulait, contrairement à Löseth et Vinaver, que l'addition de l'histoire des ancêtres de Tristan ne pouvait pas, en vertu d'une homogénéité relative à tous les manuscrits qu'elle avait analysés, dont quelques-uns remontent au XIII^e siècle, être un simple ajout postérieur à l'intrigue principale, mais qu'elle constituait, *a contrario*, 'une partie intégrante et relativement ancienne du *Tristan en prose* tel qu'il nous a été transmis.'¹³ Par la suite, les années 1980 et 1990 ont vu l'essor de la plupart des études

12 Cf. Eugène Vinaver, *Études sur le «Tristan» en prose. Les sources – les manuscrits, bibliographie critique* (Paris: Champion, 1925), pp. 24–25, 63 et 79 ; Vinaver reprend, dans son étude fondamentale, les arguments de Gaston Paris sur l'inutilité de la préhistoire, mais il n'est pas d'accord avec le grand maître parisien à propos de Luce del Gast. Contrairement à G. Paris qui ne croit pas à l'existence d'un auteur de ce nom au XII^e siècle (car l'histoire des ancêtres de Tristan, qui constitue une partie importante de ce qu'il connaissait du roman en prose, ne saurait remonter à l'époque de Luce) et refuse d'attribuer le roman en prose au pseudo-Hélie de Borron (comme l'avait postulé, avant lui, Julius Brakelmann, 'Untersuchungen über den altfranzösischen Prosa-roman von Tristan und Isolde', *Zeitschrift für romanische Philologie*, 18 (1886), 84–93), Vinaver avait une conception très claire de la genèse textuelle du *Tristan en prose* et une idée précise sur l'identité des deux auteurs, distinguant deux rédactions différentes, une première version qu'il date vers 1225–1235, rédigée par Luce del Gat (les mss. attribués à cette version ne contiennent pas la préhistoire, à l'exception des mss. de Vienne, Nationalbibliothek, 2537 et 2539–40, et une deuxième version (longue, qui contient la préhistoire) qu'il date de la deuxième moitié du XIII^e siècle et qu'il attribue à Hélie de Boron (cf. *Ibid.*, p. 23–34, il a défendu cette hypothèse dans d'autres contributions). Cette théorie, de même que le *stemma* établi par Vinaver, ont été critiqués, notamment par R. L. Curtis sous forme indirecte (cf. Renée L. Curtis, 'Les deux versions du Tristan en prose : examen de la théorie de Löseth', *Romania*, 84 (1963), 390–98) et, de façon plus ouverte, par E. Baumgartner (cf. Baumgartner, *Essai*, pp. 31–34). Reste à signaler, entre Vinaver et les critiques des années 1960 et 1970, l'article de Paola H. Coronedi, 'La leggenda del San Graal nel romanzo in prosa di Tristano', *Archivum Romanicum*, 15 (1931), 83–98.

13 Cf. Philippe Ménard, *Le rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Âge (1150–1250)* (Genève: Droz, 1969), pp. 510–13, Fanni Bogdanow, 'Quelques remarques sur la

portant *in extenso* sur la préhistoire, notamment de provenance anglo-saxonne¹⁴, jusqu'à ces dernières années, où la recherche dans ce domaine s'est, à quelques exceptions près¹⁵, tant soit peu ralentie.

Comment un tel état de fait a-t-il pu se produire ? Il est vraisemblable que l'intérêt pour la préhistoire a, dans un premier temps, tout simplement partagé le sort de la recherche sur le *Tristan en prose* dans son intégralité, et qu'elle a dépendu de la publication du texte, à savoir l'édition par R. L. Curtis, qui, quoique partielle (elle s'arrête au § 92 de l'*Analyse* de Löseth sur les manuscrits de Paris) et échelonnée sur deux décennies (les trois volumes paraissent entre 1963 et 1985), donne à lire de bonne heure la préhistoire.¹⁶ Suite aux trois tomes de l'édition Curtis, la recherche dans ce domaine (y compris la préhistoire) a été lancée, mais l'intérêt de la critique pour les autres parties du *Tristan en prose* a été déclenché par la grande entreprise éditoriale menée sous la direction de Ph. Ménard à partir de 1987 jusqu'en 1997, avec la publication d'une édition en neuf tomes

composition en prose de *Tristan*', dans *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, éd. par Fred Dethier et Rita Lejeune, (Gembloux: Duculot, 1969), ii, 971–81 (pp. 973–75) et, bien sûr, Baumgartner, *Essai*, p. 39 ; est à mentionner également l'étude de Joël H. Grisward, 'Un schème narratif du «Tristan en prose». Le mythe d'«Edipe»', dans *Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil, professeur à la Sorbonne* (Paris: S.E.D.E.S., 1973), pp. 329–39.

14 Du côté anglo-saxon, il faut mentionner les contributions d'Emanuel J. Mickel, 'Tristan's Ancestry in the *Tristan en prose*', *Romania*, 109 (1988), 67–89 et 'The Ordeal of Chelynde in the *Tristan en Prose*', *Zeitschrift für romanische Philologie*, 105 (1989), 50–59, les travaux de Janina P. Traxler, 'Observations on the Importance of the Prehistory in the *Tristan en prose*', *Romania*, 108 (1987), 539–48 et de Janet H. Caulkins, 'The Genealogy of the Prose Tristan and the Theme of a Debased Knighthood', dans *The medieval court in Europe*, éd. par Edward Haymes (Munich: Fink, 1986), pp. 105–22, 'Chelinde et la naissance du Tristan en prose', *Le Moyen Âge*, 93 (1987), 41–50 et 'Récompense et châtement', pp. 9–19. Mais il y avait également des publications francophones notables, telles que Laurence Harf-Lancner, 'L'eau magique et la femme-fée: le mythe fondateur du *Tristan en prose*', *Senefiance*, 15 (1985), 203–12 ainsi que les travaux de Van Coolput, *Aventures*, pp. 18–38 et 'La «préhistoire arthurienne»', pp. 275–82.

15 Cf., à titre d'exemples, les articles de Sylvia Huot, 'Unspeakable Horror, Ineffable Bliss: Riddles and Marvels in the Prose *Tristan*', *Medium Aevum*, 71.1 (2002), 47–65, d'Emanuel J. Mickel, 'The Shadow of Oedipus in the *Tristan en prose*', *Mediaevalia*, 25.1 (2004), 1–23 et de Donald Maddox, 'Fictions étiologiques dans le Roman de Tristan en prose', dans *Des Tristan en vers au Tristan en prose. Hommage à Emmanuèle Baumgartner*, éd. par Laurence Harf-Lancner et al. (Paris: Champion, 2009), pp. 131–44, ou bien l'analyse des rois de la préhistoire dans la monographie de Mario Botero García, *Les rois dans le Tristan en prose. (Ré)écritures du personnage arthurien* (Paris: Champion, 2011), pp. 73–79 et 220–67.

16 Cf. *Le roman de Tristan en prose*, éd. par Renée L. Curtis, I (Munich: Hueber, 1963) qui reste, jusqu'à présent, la seule édition de l'histoire des ancêtres de Tristan. Curtis a également publié deux autres tomes : *Le roman de Tristan en prose*, II (Leiden: Brill, 1976) et *Le roman de Tristan en prose*, III (Cambridge: Brewer, 1985).

du manuscrit de Vienne, Nationalbibliothek, 2542 (la version II dite «vulgate»), qui commence là où l'édition Curtis prend fin, et à partir de 1997 (jusqu'en 2007) les cinq tomes fondés sur le manuscrit de Paris, BnF, f. fr. 757 (la version I).¹⁷ Ce peut expliquer la multiplication des études de cas, mais aussi des monographies qui laissent de côté la préhistoire ou la traitent, désormais, comme un épisode parmi d'autres. En d'autres termes : face à cette œuvre vaste qu'est le *Tristan en prose*, où l'enjeu principal est de comprendre le texte sous l'angle panoramique, ses grandes lignes thématiques, sa structure narrative, avec des sujets récurrents, mais ponctuels (le discours amoureux, les rois, les espaces narratifs, etc.)¹⁸ qui traversent les milliers de pages, la préhistoire n'est devenue qu'un gigantesque épisode parmi d'autres, à l'image du «rendez-vous épié» ...

En somme, force est de constater que la préhistoire a connu une réception critique relativement riche, mais qu'il s'agit d'analyses plutôt «épisodiques». Il manque, à l'heure actuelle, une monographie entièrement consacrée à ce sujet. Notre contribution tentera de montrer, sous forme d'une synthèse de l'état de la recherche, la richesse thématique de la préhistoire que la critique a pu mettre en évidence au fil du siècle dernier, en suivant les pistes principales exploitées depuis l'article de Bruce, telles que l'importance de Chelinde et d'autres personnages aptes à structurer le récit et à nourrir la problématique des intertextes, y compris celle du modèle œdipien ; s'y ajoute la question des liens thématiques entre la préhistoire et le *Tristan en prose* à proprement parler, en d'autres termes le statut de la préhistoire au sein du récit pris dans son ensemble. Enfin, pour compléter notre tour d'horizon, il s'agira de montrer ce qui reste encore à faire, en particulier dans le domaine de l'étude de la tradition textuelle qui, en comparaison avec les études littéraires, est jusqu'ici restée au second plan.

17 Voici les éditions de la version II, dite la Vulgate : *Le roman de Tristan en prose*, éd. par Ph. Ménard, i (Genève: Droz, 1987) ; II, éd. par M.-L. Chênerie et T. Delcourt, 1990 ; iii, éd. par G. Roussineau, 1990 ; IV, éd. par J.-C. Faucon, 1991 ; vol. v, éd. par D. Lalande, 1992 ; vi, éd. par E. Baumgartner et M. Szkilnik, 1993 ; VII, éd. par D. Quéruel et M. Santucci, 1994, VIII ; éd. par B. Guidot et J. Subrenat, 1995 ; VIII, éd. par L. Harf-Lancner, 1997 et la version I : *Le roman de Tristan en prose (version du manuscrit fr. 757 de la Bibliothèque nationale de Paris)*, éd. par Ph. Ménard (Paris: Champion) : I, éd. par J. Blanchard et M. Quereuil, 1997 (CFMA, 123) ; II, éd. par N. Laborderie et Th. Delcourt, 1999 (CFMA, 133) ; III, éd. par J.-P. Ponceau, 2000 (CFMA, 135) ; IV, éd. par M. Léonard et F. Mora, 2003 (CFMA, 144) ; V, éd. par C. Ferlampin-Acher, 2007 (CFMA, 153).

18 Cf. par exemple les travaux De Carné (qui met en évidence les structures narratives du *Tristan en prose*, notamment en les comparant avec celles du *Lancelot en prose*, son modèle) et de Dominique Demartini, *Miroir d'amour, miroir du roman. Le discours amoureux dans le Tristan en prose* (Paris: Champion, 2006), sans parler du livre de Botero Garcia que nous venons de citer.

Une préhistoire longue et inutile ?

Les versions en vers de la matière tristanienne ne connaissent aucune histoire des ancêtres qui remonte plus haut que la génération des parents de Tristan, Rivalen et Blanche fleur (comme c'est le cas chez Eilhart et Gottfried von Strassburg).¹⁹ Par contre, l'essor des romans en prose avait également pour corollaire un changement de paradigme allant dans le sens d'une amplification du matériau fourni par les prédécesseurs en vers. À cet égard, le but principal de la critique était, tout au long de la deuxième moitié du XX^e siècle, de réfuter le jugement sévère de G. Paris et de démontrer à quel point la préhistoire était, bien au contraire, « utile » et qu'elle correspondait tout à fait aux principes esthétiques de l'époque. Dans un premier temps, selon F. Bogdanow (qui reprend les mots de son maître E. Vinaver), la préhistoire tristanienne avait, par le biais de la technique de l'*amplificatio*, tendance à inclure des 'antécédents matériels des événements qui jusqu'alors n'avaient pas été expliqués.'²⁰ Nous tenterons, par la suite, de synthétiser les différents aspects de l'explication de la partie principale par la préhistoire et vice-versa, mais afin de faciliter la compréhension, résumons, en quelques lignes, cet ajout qu'est la préhistoire par rapport à la tradition qui la précède : le récit débute par l'arrivée de Joseph d'Arimathie en Grande-Bretagne, le premier gardien du Graal, et son frère Bron, père de douze fils, dont chacun, à part Helain le Gros qui souhaite prendre le relais dans la suite des gardiens du Graal, devrait être marié selon les ordres du père. Sador, le onzième fils et ancêtre lointain de Tristan, refuse de se soumettre à la volonté paternelle, déclarant qu'il veut choisir lui-même celle qui, un jour, deviendra sa femme. Et effectivement il prendra comme épouse la fille du roi de Babylone, Chelinde, qui, naufragée, arrive sur la côte britannique (elle devait épouser le roi de Perse, mais la tempête l'avait déplacée loin de sa destination initiale). Sera déclenchée, par la suite, une série d'aventures (Chelinde est convoitée par d'autres hommes, tels que le roi de Cornouaille Canor et le roi de Léonois Pelias, qu'elle sera censée épouser l'un et

19 Le *Tristan* d'Eilhart et celui de Gottfried von Strassburg commencent par l'histoire de Rivalen et Blanche fleur, c'est-à-dire la génération des parents de Tristan (qui, elle, fait partie de l'archétype des récits tristaniens), mais il ne s'agit pas d'un début absolu qui remonte, comme le fait le roman en prose, jusqu'à l'origine commune des deux lignages royaux de Cornouailles et de Léonois. Cf. également, à propos de l'intrigue de base de l'archétype des récits tristaniens, Danielle Buschinger, *Tristan allemand* (Paris: Champion, 2013), pp. 8–12.

20 Bogdanow, p. 972, d'après E. Vinaver : 'the method of elucidating the matter through the matter itself, of adding antecedents to hitherto unexplained events', *Le roman de Balain: A Prose Romance of the Thirteenth Century*, éd. par M. Dominica Legge, intr. E. Vinaver (Manchester: Manchester University Press, 1942), p. XXIII.

l'autre) sous un signe cataclysmique qui culmine dans une grande finale où le fils de Sador, Apollo, tue le roi Canor après qu'il a tué, sans le savoir, son père Sador (en le prenant pour Canor) et le roi Pelias ainsi que son fils Luce, d'où Apollo devient à la fois roi de Cornouaille et de Léonois. À son insu, il se marie à l'ex-femme des défunts rois Canor et Sador, qui n'est personne d'autre que sa mère Chelinde. S'ensuivent l'arrivée du sage saint Augustin à la cour et la révélation de ce dernier qu'il s'agit d'un mariage incestueux. Chelinde, ordonnant qu'on le fasse brûler sur le bûcher, est elle-même frappée par la foudre et ainsi soumise à une ordalie. Apollo succombe peu après, victime d'un meurtre de la part d'un rival qui convoite sa nouvelle épouse, Gloriande. Enfin, le récit se conclut par l'énumération des descendants d'Apollo, soit les rois de Cornouaille, jusqu'au roi Marc, sous forme de sommaire, qui n'oublie pas de mentionner la nature félonne du roi Félix, père de Marc.

On l'a dit, le premier article à prendre en considération le rapport entre la préhistoire et la tradition tristanienne à proprement parler et à réhabiliter ainsi la première, est celui de F. Bogdanow. À son avis, la préhistoire aide à expliquer des phénomènes laissés inexplicables dans les versions épisodiques en vers. Dans ce sens, la préhistoire nous fait comprendre la perfidie inattendue de Marc, ce qui n'est pas le cas dans les versions en vers, où Marc se comporte de manière presque aussi courtoise que Tristan, alors que la préhistoire nous apprend que son père Félix était *angingneus* et *mal sachant*, des traits que Marc hérite de son père. Sans l'ombre d'un doute, cette rivalité entre les deux hommes dépeinte dans la version en prose a pour effet de donner un dynamisme au récit, centré autour de ce couple antagoniste, à savoir le bon Tristan vs le méchant Marc, un des *leit-motive* du roman en prose lorsqu'on le considère dans son ensemble. Bogdanow fait également mention des origines du tribut que l'Irlande impose chaque an à la Cornouaille dont parle la préhistoire, alors que dans les versions antérieures cela est resté un fait plus ou moins obscur (pas de mention chez Eilhart, une allusion chez Thomas d'Angleterre).²¹ Dans ce même esprit, E. Baumgartner estime que la préhistoire possède un lien immédiat avec la vie de Tristan, car c'est à travers les amours tragiques de Sador et de Chelinde que l'on trouve l'idée de la passion fatale qui est à la base du malheur et de la mort et qui reste un (autre) *leit-motiv* de la partie principale du roman,²² soit un avatar des amours des amants de Cornouaille. C'est toujours dans l'idée de la préparation du roman par son «pro-

21 Cf. Bogdanow, pp. 973–75. La transformation du roi Marc en félon et vil ennemi de Tristan dans le roman en prose, par opposition à ses prédécesseurs en vers, a déjà été mise en exergue par Vinaver dans son analyse, cf. Vinaver, p. 19.

22 Cf. Baumgartner, *Essai*, p. 39.

logue» que s'inscrit l'étude de J. H. Caulkins, qui, elle, met en évidence la lâcheté des chevaliers de Cornouaille (notamment en comparaison avec ceux du royaume de Logres) qui est un élément récurrent dans la partie principale du roman, et se trouve, à titre d'exemple, déjà incarné par le personnage du roi Canor qui, attaqué par Pelias, se jette dans l'eau au lieu de se défendre comme un bon chevalier.²³

D'un autre côté, l'idée d'une continuité entre la préhistoire et la partie principale du roman a été mise en doute à plusieurs reprises. E. Ruhe admet que le refus de Sador d'épouser une femme selon l'ordre traditionnel est le point de départ d'une sorte de culpabilité (on choisit son propre désir par-dessus toute convention sociale) qui se transmet d'une génération à l'autre²⁴ – et que cela correspondrait à une «première version» du conflit qui englobe l'histoire de Tristan et Iseult. Et pourtant il y a, sur le plan narratif et idéologique, un petit problème : l'introduction de Joseph d'Armathie et de son lignage du Graal a bel et bien une fonction très précise dans le *Lancelot-Graal*, le modèle romanesque dont s'inspire le *Tristan en prose*. Contrairement à ce dernier, l'histoire du Salut est dans le *Tristan en prose* d'une importance négligeable pour Sador et sa descendance, car Tristan sera, à cause du comportement de son ancêtre, exclu de la quête du Graal et le roman se focalisera, quant au héros éponyme, sur des aventures mondaines où Dieu reste caché. Cela dit, il faudrait donc considérer la préhistoire plutôt comme un «prélude» que comme une «préfiguration» du récit principal.²⁵

23 Cf. Caulkins, 'The Genealogy of the Prose *Tristan*', pp. 107–18. Elle relève dans la partie principale, au sujet des chevaliers de Cornouaille, plusieurs exemples sinon de leur lâcheté, au moins de leur réputation de lâches, dont la honte de Sagremor après avoir été désarçonné par Tristan (qui prétend être un chevalier de Cornouaille). Cf. aussi à ce propos : *Le Roman de Tristan en prose*, éd. par Curtis, I, p. 192.

24 C'est également la conclusion de M. Botero Garcia qui parle même d'un péché originel : 'Certes, la préhistoire du *Tristan* est censée appartenir à un univers pré-courtois et pré-chevaleresque [...], le cas de Sador sert à montrer l'origine des malheurs des rois de Cornouailles et du Léonois en soulignant justement l'empreinte négative de l'amour. Dans cette perspective, c'est comme si la faute (et son poids) se transmettait à travers les générations, tout comme la transmission du péché originel.', Botero Garcia, p. 229.

25 Cf. Ernsperger Ruhe, 'Repetition und Integration. Strukturprobleme des *Roman de Tristan en prose*', dans *Der altfranzösische Prosaroman. Funktion, Funktionswandel und Ideologie am Beispiel des Roman de Tristan en prose. Kolloquium Würzburg 1977*, éd. par Ernsperger Ruhe et Richard Schwaderer (Munich: Fink, 1979), pp. 131–59 (pp. 150–54). Contrairement à Lancelot (sans parler de Galaad, qui est destiné à découvrir les mystères du Graal), Tristan n'est récompensé par aucune «évolution morale» ni «action de la grâce divine», ou bien, comme le dit E. Ruhe, 'der Prosa-Tristan [ist] dementsprechend über die Geste selbstverständlicher, alltäglicher Glaubenspraxis hinaus frei von religiöser Thematik.', p. 154.

À ce propos, les travaux de C.-A. Van Coolput vont encore un pas plus loin. Ils mettent en exergue, avec beaucoup de clarté, que l'existence d'une préhistoire n'est, en premier lieu, qu'une contrainte imposée non pas seulement par le goût de l'époque, mais aussi par le genre du *Graalsroman* (où l'histoire des ancêtres fait partie du dispositif narratif), et que, de fait, la structure du prologue n'a rien à voir avec ce qui se passe dans la partie principale. Par conséquent, c'est par respect de la tradition du genre que les auteurs du *Tristan en prose* semblent avoir eu en tête ce schéma narratif sans pour autant comprendre sa structure sous-jacente²⁶, autrement dit : 'Force est bien de le reconnaître : faire de Joseph d'Arimathie un ascendant de Tristan s'avère ici dans une large mesure gratuit.'²⁷ Il va sans dire que dans cette logique, la cyclicité de l'œuvre en prose n'est pas donnée, car les cycles romanesques s'ouvrent justement sur un «roman des origines» remontant dans le passé jusqu'à l'origine même du temps chrétien²⁸, la Passion, ce qui, en l'occurrence, n'est pas le cas, voire prend une direction tout à fait opposée.

Les analyses de J. Traxler²⁹ et E. Mickel empruntent la direction contraire. Le dernier propose des explications historiographiques suivies d'une analyse littéraire portant sur la présence des signes de la luxure dans la préhistoire. Partant de l'importance socio-culturelle de la généalogie au Moyen Âge pour la réputation et le prestige d'une famille (l'historiographie est donc, bien évidemment, arbitraire et difficilement séparable de la fiction), Mickel voit dans la parenté de Tristan avec la famille du Graal une tentative de procurer au héros une place dans le monde arthurien, à l'intérieur d'un cadre historique à proprement parler.³⁰ Ayant établi ce lien entre les royaumes de Cornouaille et de Logres, la compréhension du destin des descendants jusqu'à Tristan est, en même temps, liée au compor-

²⁶ Cf. Van Coolput, *Aventures*, pp. 27–38, ainsi que la contribution de Richard Trachsler, *Clôtures du cycle arthurien : étude et textes* (Genève : Droz, 1996), pp. 151–53.

²⁷ Van Coolput, 'La «préhistoire arthurienne»', p. 282.

²⁸ Cf. Harf-Lancner, 'L'eau magique et la femme-fée', p. 203.

²⁹ J. Traxler met en doute l'hypothèse de non-congruité de C.-A. Van Coolput en la qualifiant de trop superficielle. Son article reprend, par la suite, la méthode qu'ont utilisée ses prédécesseurs, c'est-à-dire de trouver des liens entre les deux parties. Ainsi, le fratricide (le géant révèle à Pelias qu'il a tué son propre frère) sera un élément récurrent, annonçant le roi Marc qui tuera son frère Perneham. De même, les deux sœurs (Joene l'adultère – qui fait tuer Cicoriades par son amant – et Gloriande la loyale) qu'épousent respectivement Cicoriades et Apollo seraient à considérer comme un prototype de la double nature d'Iseult, c'est-à-dire la loyauté envers Tristan et la trahison envers Marc. Cf. Traxler, 'Observations on the Importance of the Prehistory', pp. 539–40, 543 et 547. Traxler conclut que : 'The prehistory thus contributes important information to our understanding of theme and structure in the *Tristan en prose*.' , p. 547.

³⁰ Cf. Mickel, 'Tristan's ancestry', pp. 68–75.

tement moral – à commencer par celui de Sador, qui choisit sa propre femme –, que transpose la préhistoire.

C'est évidemment par là que la route vers le salut est barrée (hypothèse déjà élaborée par Ruhe), mais la préhistoire (et, bien que les exemples en soient moins nombreux, la partie principale) est, de plus, dotée d'une véritable écriture de la luxure, selon la définition suivante :

This lust or *luxuria* is more than sexual appetite. It derives from man's desire to govern himself, from a wish not to submit his will to another. It comes from his wish to choose for himself [Sador] the mundane life over the contemplative, to cover the pleasures of this world over the concerns of the spirit.³¹

À travers une série d'exemples, culminant dans l'ordalie de Chelinde qui est brûlée, la punition habituelle pour le crime de luxure, et en insistant également sur la présence de la *volenté* qui est inhérente plus tard à Tristan et Marc, mais qui anime déjà leurs ancêtres communs, Sador et Chelinde, l'image d'un monde dominé par l'appétit sexuel et la violence (déclenchée à priori par le désir) devient patente. À cet égard, il est significatif qu'après la mort en série de plusieurs protagonistes (Canor, Sador, Luces et Pelias), ceux qui ont poursuivi leurs désirs soient enterrés dans le temple de Vénus ! Et que le seul survivant, Apollo, soit à son tour tué parce qu'un rival convoite sa seconde femme Gloriande.³² En d'autres termes, la préhistoire constitue un prélude «authentique» et «vrai», au niveau idéologique et symbolique, pour la narration que l'écrivain avait choisi de présenter.³³ En bonne logique, le caractère étiologique du prologue du *Tristan* qui se manifeste ici ne peut pas être une histoire des ancêtres glorieux, comme la généalogie illustre de Galaad dans le *Lancelot-Graal*.³⁴

Somme toute, l'on peut en déduire que la question de l'importance ou de la gratuité de la généalogie du point de vue esthétique voire idéologique est le grand sujet qui a intéressé la critique. Il est clair qu'une histoire des ancêtres est imposée par les contraintes du genre. Le *Tristan en prose* a cependant mal imité ce modèle, car tout en contenant une quête du Graal, elle en exclut d'emblée le héros en l'expliquant par une préhistoire placée sous le signe de la luxure, qui

³¹ Mickel, 'Tristan's ancestry', p. 81.

³² Cf. Mickel, 'Tristan's ancestry', pp. 82–86. De fait, Mickel donne une série d'exemples très pertinents sous le signe de la passion et de la violence qui hantent ce monde antique, avec plusieurs allusions aux rois mérovingiens.

³³ Cf. Mickel, 'Tristan's ancestry', pp. 88–89.

³⁴ C'est l'hypothèse principale de l'article de Maddox, pp. 138–39, pour le dernier la préhistoire est à considérer comme un 'immense *proto-roman étiologique*', p. 134.

aura des répercussions, bien mises en évidence par la critique, sur le récit principal. Cependant, des questions restent en suspens : jusqu'à l'heure actuelle, nous en savons peu sur la genèse de la préhistoire et encore moins sur son lien avec la quête du Graal. En d'autres termes, il serait intéressant de savoir si la préhistoire a été ajoutée après l'introduction de la partie *Quête du Graal* (c'était donc une contrainte d'avoir aussi une préhistoire, comme le croyait Löseth) ou si, étant donné que le récit préfère le profane au sacré, l'insertion de la préhistoire n'était qu'une imitation irréfléchie et mécanique des modèles cycliques établis par le *Lancelot-Graal*. Compte tenu de ce qui a été relevé par la critique, nous pouvons dire pour l'instant (mais ces hypothèses restent à vérifier) qu'il est peu probable que les deux éléments (la préhistoire et la quête) aient été ajoutées de façon isolée plutôt que simultanément : la quête du Graal a exigé une généalogie et cette généalogie partage, comme l'ont montré les différents exemples (et dont nous n'avons présenté que des échantillons), des liens indéniables avec la partie tristanienne du récit. Les deux parties (la préhistoire et ce qu'on peut intituler le récit principal) se placent à tout le moins sous un même toit idéologique, en majeure partie sous le signe de la *luxuria*. Le souci de complémentarité (expliquer le non-expliqué) par contre est, lui, tout à fait caractéristique du goût esthétique de l'époque – dans le sens que Vinaver, déjà, attribuait à l'*accumulatio*. D'une manière ou d'une autre, que ce soit sous un angle idéologique ou esthétique, la préhistoire est loin d'être « gratuite ».

Un récit éparpillé : la question des intertextes

La critique s'est, dès le début, intéressée à relever les sources, voire les intertextes, de la préhistoire. Cependant, ce dont nous avons connaissance à l'heure actuelle ne sont que des morceaux mis au point dans plusieurs études ponctuelles. De fait, la préhistoire est une accumulation de séquences narratives sans véritable modèle direct qui la traverserait d'un bout à l'autre. Tout au moins a-t-on réussi, avec plus ou moins de précision, à déterminer quelques-uns de ces chaînons, mais le plus souvent on a mis en relief l'existence de modèles pour des épisodes isolés. Ici, nous ferons mention seulement de deux intertextes en particulier, un récit du *Décameron* et le mythe d'Édipe³⁵, sans commenter d'autres motifs

³⁵ Vu qu'il est difficile de parler de source dans le cas de la préhistoire par manque de modèle textuel qui la précède, nous avons recours à la notion d'*intertextualité* au sens genettien du terme ; le mythe d'Édipe serait dans cette logique considéré comme une *allusion*, soit '[...] un énoncé dont la pleine intelligence suppose la perception d'un rapport entre lui [un texte] et

littéraires (et folkloriques). On laissera également de côté la problématique du modèle du *Lancelot-Graal*, déjà abordée plus haut.

J. D. Bruce, on l'a dit, a été le premier à se lancer en quête d'un modèle textuel possible. À part le motif biblique de Jonas, évident à plusieurs points de vue, dans le passage où Sador est jeté à la mer après avoir pris la fuite avec Chelinde parce qu'il est considéré comme responsable de la tempête³⁶, ou bien l'épisode du sauvetage de Sador par Pélias, sans doute inspiré par *Athis et Porphilias*, comme l'avait déjà mis en évidence Löseth dans son analyse (cf. note n° 6), l'article suggère qu'une grande partie de l'histoire de Chelinde a pu servir d'intertexte à un texte boccacien du XIV^e siècle, la septième nouvelle du deuxième jour du *Décameron*, une fois élagués les éléments tirés d'*Athis et Porphilias* ainsi que le mythe d'Œdipe et l'apparition du géant (cf. *infra*). Dans les deux cas il s'agit, en gros, de la fille du roi de Babylone, naufragée alors qu'elle est promise à un autre roi, et trouvée sur la côte par un jeune noble qui l'épousera³⁷; ensuite on retrouve la même séquence de la princesse babylonienne convoitée par d'autres hommes, suivie d'une scène analogue où les amants s'enfuient par mer et où le jeune noble sera jeté du bateau. En d'autres termes, la figure de Chelinde, qui est d'une importance capitale pour la structuration du récit, trouve un équivalent, au moins pour la première partie de la préhistoire, dans la nouvelle du *Décameron*, à la différence près que chez Boccace, elle a neuf amants au total, alors que Chelinde en a cinq. Compte tenu des matériaux à sa disposition, Bruce conclut sur l'idée d'un hypotexte commun (inconnu) aux deux textes.³⁸

Bruce évoque également, en se fondant sur des études antérieures, le mythe d'Œdipe, qui filtre dans le récit d'Apollo l'*aventureus*. Effectivement, dans l'histoire du roi Apollo, fils de Sador et de Chelinde (le couple sur lequel s'ouvre l'intrigue à proprement parler), Apollo épouse sa propre mère, laquelle est finalement

un autre [texte] auquel renvoie nécessairement telle ou telle de ses inflexions, autrement non recevable [...]'. Gérard Genette, *Palimpsestes* (Paris: Seuil, 1982), p. 8.

36 Cf. Bruce, p. 385 et, de façon plus précise, Ruhe, pp. 152–53.

37 Ce schéma narratif est d'ailleurs très proche d'une légende normande, rapportée vers 1180 par Gautier Map dans son *De nugis curialium* et rappelée par L. Harf-Lancner dans son étude : un chevalier normand, Henno aux grandes dents, découvre un jour, à midi, dans une forêt qui longe la mer, une belle jeune fille en pleurs qui lui raconte sa triste histoire : fiancée au roi de France, elle voguait vers lui en noble équipage quand la tempête a rejeté le navire sur le rivage où elle était descendue. Henno est séduit par la belle inconnue, la ramène dans son château et l'épouse. Ils coulent des jours heureux jusqu'au jour où on fait remarquer à Henno que sa femme quitte toujours l'église avant la fin de la messe. Il découvre qu'elle se change alors en dragon dans son bain. Aspergée d'eau bénite, la démons s'envole par le toit. Cf. Laurence Harf-Lancner, *Les fêtes au Moyen Âge* (Paris: Champion, 1984), pp. 122–26.

38 Cf. Bruce, pp. 391–93.

frappée par la foudre parce qu'elle ne renonce pas à ce mariage adultère, assumant ainsi la fonction de Jocaste, tandis que saint Augustin, qui révèle à Apollo la nature incestueuse de son mariage, trouverait son pendant dans le personnage du devin Tirésias.³⁹ La recherche d'autres motifs littéraires, voire mythologiques, en rapport avec la figure d'Œdipe a également fourni des résultats pertinents : la présence du géant poseur d'énigmes, comme l'a montré J. Grisward, est bien plus qu'une simple référence aux contes de fées, à l'ogre-questionneur, comme le supposait encore Bruce, car '[e]n quête d'ancêtres pour son Tristan, l'auteur, trouvant dans la légende d'Œdipe un destin héroïque particulièrement exemplaire, a donc imaginé tout simplement de transposer en biographie romanesque ce qui, originellement, constituait un schéma mythique.'⁴⁰ Les éléments constitutifs sont présents dans le récit en question, à commencer par la configuration de base tuer le père et épouser la mère' (soit parricide et inceste), quoique sous forme modifiée⁴¹ et en dépit du fait qu'Apollo demeure impuni, alors que la mère, Chelinde, est condamnée.⁴² De plus, il est vrai qu'il s'y greffe aussi la présence du sphinx. Ce sphinx, faisant déjà partie intégrante du mythe œdipien (comme Œdipe, Apollo réussit l'épreuve et décapite le géant⁴³), sera ensuite rapproché par Grisward du géant tristanien. L'intertexte, pour bon nombre de raisons, est sans doute le *Roman de Thèbes*.⁴⁴ D'autres études sur les *devinailles* du géant ont pris

³⁹ Cf. Bruce, p. 384 et Röttiger, p. 27.

⁴⁰ Grisward, p. 235.

⁴¹ C'est plutôt par mégarde que Sador est tué par son propre fils Apollo, car il porte les insignes de Canor, l'ennemi juré de Sador. Ce dernier essaiera pourtant de remplacer la fonction du père biologique d'Apollo par le père adoptif, Canor, qu'Apollo tuera effectivement vers la fin de la préhistoire, cf. Cf. Mickel, 'The Shadow of Oedipus', pp. 15–19.

⁴² Cf. Harf-Lancner, 'L'eau magique et la femme-fée', p. 209. Mais Chelinde morte et Apollo converti au christianisme, le lignage peut être sauvé, contrairement au *Roman de Thèbes*, où l'alliance incestueuse entre Jocaste et Œdipe entraînerait le déclin du lignage et de la cité de Thèbes. Cf. Caulkins, 'Chelinde et la naissance du *Tristan en prose*', p. 49.

⁴³ Cf. Baumgartner, *Essai*, p. 134. Pour le Moyen Âge, il faudrait également noter que la légende d'Œdipe est diffusée par un double canal, la tradition populaire et la tradition littéraire ; l'on peut ainsi expliquer le rapprochement de Judas (notamment les vicissitudes criminelles du traître de Jésus) avec Œdipe, comme l'a fait Jacques de Voragine dans sa *Légende dorée*. Cf. Grisward, p. 236.

⁴⁴ Grisward, après avoir mis en exergue les traits mythiques de la légende œdipienne, compare de façon plus ponctuelle le *Tristan en prose* avec le *Roman de Thèbes* et met en exergue des parallèles dans les deux récits (notamment la description du personnage du sphinx qui ressemble à l'ogre, à un monstre de sexe masculin qui terrorise la contrée (que nous retrouvons, tel quel, dans le *Tristan en prose*). D'autres similitudes sont relevées lors de la comparaison du décor et de la structure narrative des deux rencontres, soit celle d'Edyppus avec Pyn (nom du sphinx dans le *Roman de Thèbes*) et d'Apollo avec le géant. Cf. à ce propos Grisward, pp. 336–38.

une direction moins œdipienne, mais morale, expliquant en détail la structure des énigmes du géant sous forme d'une véritable écriture du péché (du point de vue chrétien) : dans cette perspective, les énigmes reflètent les péchés des protagonistes (le viol de la mère, dans le cas d'Apollo par exemple), dont ils, étant encore païens, ne peuvent pas saisir le sens.⁴⁵

Le travail sur les intertextes de la préhistoire du Tristan est un terrain d'enquête encore largement ouvert, des études récentes ayant pu montrer que le tissu narratif est parsemé d'allusions, pas seulement littéraires, mais également folkloriques. Donnons un exemple : le conte d'Apollo et de son lévrier (tout à la fin de la préhistoire) est le mélange de plusieurs éléments : un motif folklorique intitulé *les trois ou quatre choses* (où il est question de savoir qui est le plus fidèle à son maître (Apollo), la femme (Gloriande), le chien ou le jongleur (son fils)), des sources littéraires (le chien qui sauve son maître de la rivière est un calque de l'histoire de Titus Sabinus rapportée par Pline l'Ancien) et, enfin, une création artistique propre⁴⁶, et cela ne concerne qu'un seul épisode ! Il est incontestable que la préhistoire n'a pas de source directe, mais il n'en reste pas moins que nous nous retrouvons face à une « mosaïque multicolore »⁴⁷ à de multiples points de vue, faite de nombreuses pièces préexistantes, comme le disaient les premiers critiques.

45 Cf. Huot, p. 57–60, rapproche les devinettes de ce que nous trouvons dans le *Roman d'Apolonius de Tyr*. A. S. Laranjinha donne, dans son analyse en langue portugaise, une approche plus anthropologique de la question du géant et du schéma œdipien de cet épisode, mais n'indique pas d'autres sources que celles mentionnées par Grisward. Cf. Ana Sofia Laranjinha, 'Um Édipo medieval: O tempo das origens no prólogo do *Tristan en prose* (séc. 13)', *Revista da Faculdade de Letras: Línguas e Literaturas*, 18 (2001), 303–15. Pour la thématique de l'inceste d'Apollo et d'autres manifestations de ce phénomène dans quelques œuvres littéraires de l'époque, tout en mettant l'accent sur les aspects historico-culturels, voir également l'étude de Paloma Gracia, 'La prehistoria del *Tristan en prose* y el incesto', *Romania*, 111 (1990), 385–98.

46 Cf. à ce propos l'article de Shigemi Sasaki, 'Le conte d'Apollo et de son lévrier', *Romania*, 123 (2005), 51–79.

47 Cf. Röttiger, p. 27.

L'épicentre de l'intrigue : Chelinde, personnage pivot de la «préhistoire», et la structure romanesque

L'article de Bruce a fait mention du rôle de Chelinde et de son correspondant chez Boccace. La fonction charnière de Chelinde a en effet été discutée avec intérêt par la critique et nous allons montrer que, malgré le fait qu'il s'agit d'une préhistoire des ancêtres de Tristan, héros masculin, c'est bien l'ancêtre féminin, Chelinde, un prototype d'Iseult⁴⁸, qui impose par sa présence la structure narrative au récit.

À ce propos, plusieurs approches ont été adoptées, dont une première analyse qui explique la fonction de l'héroïne par un schéma mythique sans véritable hypotexte (contrairement au cas du *Roman de Thèbes* pour l'ombre œdipienne, c'est pourquoi nous ne le traitons que sous ce point-là). L. Harf-Lancner montre que le schéma narratif autour de la figure féminine (qui par son nom *Chelinde* (< *celer*) souligne le mystère) oppose deux pôles, soit la société humaine et un autre monde qui la menace, c'est-à-dire le monde féerique, qui est inséparablement lié à l'eau, élément omniprésent dans la préhistoire : les quatre couples qui se forment ont pour dénominateurs communs Chelinde comme élément féminin et l'eau comme élément naturel : Sador et Chelinde (Chelinde arrive en Grande-Bretagne par la mer, naufragée) ; Canor et Chelinde (Canor, effrayé par l'attaque de Pélias, se jette dans l'eau) ; Pélias et Chelinde (Sador est tué dans la contemplation de l'eau, à la suite de quoi a lieu un véritable massacre où la plupart des protagonistes (masculins) sauf Apollo trouve la mort) ; enfin, Apollo et Chelinde (l'eau de baptême d'Apollo ; Chelinde sera frappée par la foudre). Comme dans le motif féerique concernant le rapt de la femme cygne, Chelinde est désirée par d'autres hommes et enlevée à quatre reprises. L. Harf-Lancner y voit la séduction de la femme fée, la femme aquatique, sous le signe d'un paganisme moribond. Il appartient à saint Augustin de convertir Apollo au christianisme et le roi Clovis se fait à son tour baptiser par saint Rémi. L'origine, ou bien le résiduel féerique de Chelinde est donc, c'est l'hypothèse de base, une menace du christianisme⁴⁹ qui triomphe avec la fin de Chelinde et la christianisation d'Apollo.⁵⁰ En outre,

48 Cf. Caulkins, 'Chelinde et la naissance du *Tristan en prose*', p. 41.

49 Cette position est problématique, car Chelinde se convertit à la religion chrétienne avant d'épouser Sador, mais il est vrai qu'après avoir été capturée par Canor, elle y renonce facilement. De plus, le mariage entre Sador et une femme d'origine païenne a été considéré comme une tentative vaine de l'intégrer au sein de la communauté sociale. Cf. Harf-Lancner, 'L'eau magique et la femme-fée', pp. 205–06.

50 Cf. Harf-Lancner, 'L'eau magique et la femme-fée', pp. 203–10.

la proximité entre l'eau et la violence, voire la mort, est effectivement un point de vue pertinent qui a été défendu par E. Mickel.⁵¹ Celui-ci désigne la fontaine comme lieu emblématique et préféré de la *luxuria* (toujours, selon Mickel, le lien direct entre la préhistoire et la suite), mais la façon de penser simultanément la fonction mythico-structurale de Chelinde n'a, à notre connaissance, jamais été reprise.

La fin de l'héroïne, foudroyée à cause de l'inceste, donne la mesure du rôle fondateur de Chelinde dans le récit tristanien. Sa mort déclenche aussi la conversion d'Apollo au christianisme, donc l'avènement d'une ère arthuro-chrétienne (et courtoise) que la préhistoire préfigure ou à laquelle elle prélude (selon la définition qu'on choisit) : 'L'inceste de la reine a donc comme conséquence l'établissement de la loi chrétienne en Léonois et le respect d'un tabou majeur, fondateur d'une civilisation : le tabou de l'inceste. Sa faute peut ainsi, dans une certaine mesure, être comparée à ce qu'on appelle en théologie une *felix culpa*.'⁵² Il va sans dire que les deux points de vue, de Harf-Lancner et de Caulkins, peuvent insinuer une rupture claire avec la civilisation arthurienne (il n'y a pas de continuité, il s'agit, de façon véritable, d'une *préhistoire* au niveau d'un passage d'une civilisation à l'autre), qui essaie à plusieurs reprises d'un titre d'intégrer plus tard Tristan à la Table Ronde, une entreprise pas toujours facile.⁵³

Ces exemples⁵⁴ démontrent une forte concentration de la critique sur cette figure féminine, très significative il est vrai, mais Chelinde n'est pas le seul élément à structurer le récit, comme le suggèrent les études citées. L'exemple de Chelinde oscille, pour ainsi dire, entre deux pôles : d'une part, elle est la victime, l'objet de désir (que cela soit dû à sa beauté exotique ou ses résiduels féériques), d'autre part, elle dispose du libre arbitre. L'orgueil du choix personnel (elle aurait pu suivre les instructions de saint Augustin, et se (re-)convertir elle-même au

51 Cf. Mickel, 'Tristan's ancestry', pp. 83–86.

52 Caulkins, 'Chelinde et la naissance du *Tristan en prose*', pp. 49–50.

53 C'est là une des grandes questions du *Tristan en prose* que cette tension entre l'intégration du héros au sein du monde arthurien et la rivalité permanente avec son modèle romanesque, le *Lancelot-Graal*. Cf. pour l'intégration de Tristan, Trachsler, *Clôtures*, pp. 154–56 ainsi que le travail de De Carné (notamment la deuxième partie), p. 191ss. (qui part du principe d'une concurrence entre Lancelot et Tristan, le modèle et l'imitation, qui marche selon les paramètres *assimilation* et *différenciation*).

54 Une analyse très précise sur la fin dramatique de Chelinde se trouve dans Mickel, 'The Ordeal of Chelinde', pp. 52–57. Dans cet article, il est également intéressant de voir que le rôle passif de Chelinde, en tant qu'objet de désir, ne change que vers la fin du récit, quand elle fera brûler saint Augustin (qui ne sera pas tué par les flammes) pour défendre l'alliance illégitime avec son fils Apollo.

christianisme, mais c'était l'orgueil et l'amour pour Apollo qui l'en empêchait) est donc la source de toute destruction.⁵⁵ En dernière analyse, bien qu'étant très proche de la luxure, l'orgueil de défendre ses propres choix en matière d'amour est donc ce qui unit Sador (qui, lui, refuse ce que lui impose Bron) et Chelinde, un élément de clôture pour la préhistoire, mais aussi un élément récurrent aussi bien dans la suite du roman en prose que dans la légende originelle de Tristan et Iseult.

Cependant, dès qu'on quitte le domaine des personnages à proprement parler, les analyses portant sur la structure du récit sont quasi inexistantes, à l'exception de l'étude de J. H. Caulkins qui a insisté sur le rapport entre récompense et châtement. De fait, plusieurs cycles (Caulkins parle également de boucles) du récit généalogique sont organisés par cette alternance où chaque boucle est constituée d'une amélioration, suivie par une dégradation (soit le châtement d'un personnage, l'exemple emblématique étant Sador qui «perd» Chelinde à plusieurs reprises) et la réparation (soit la récompense, quand Sador «récupère» Chelinde).⁵⁶ La réutilisation de ce schéma pourrait apporter une connaissance plus structurale de la préhistoire (détaché du niveau des personnages) et étayer une comparaison avec le fonctionnement de la partie principale du *Tristan en prose*. Toujours est-il que, pour l'instant, une telle analyse n'a pas été entreprise.

Ce qui reste à faire ... quelques esquisses philologiques

Comme on le voit à travers ce bref tour d'horizon, ce sont essentiellement des études littéraires qui ont été consacrées à la préhistoire, se focalisant, généralement, sur le rapport entre les ancêtres et la partie *Tristan* proprement dite ainsi que sur les grands axes intertextuels et les structures narratives. En outre, on

55 Cf. à ce propos l'article de J. P. Traxler, qui établit des liens entre l'amour et l'orgueil qui traverse le *Tristan en prose* et commence déjà dans la préhistoire : Janina P. Traxler, "Amours est ausi comme li serpens" : Pride and Love in the *Prose Tristan*, *Zeitschrift für romanische Philologie*, 112 (1996), 371–86 (p. 380). La contribution de S. Huot souligne également la fonction de Chelinde comme objet de désir absolu, comme moyen de transgression, de passion illicite aboutissant à des désaccords permanents, qui, eux, menacent les structures d'une société. Dans cette logique, sa mort est, comme la mort du géant (lui-aussi un symbole de transgression et d'un appétit sexuel effréné), une conséquence logique de l'imposition du christianisme en Grande-Bretagne, cf. Huot, p. 53.

56 Cf. Caulkins, 'Récompense et châtement', pp. 17–19.

peut souligner que le gros de ces études a eu recours tantôt à l'*Analyse* de Löseth, travaillant donc à partir d'un résumé⁵⁷, tantôt au premier volume de l'édition Curtis⁵⁸ qui demeure à l'heure actuelle la seule édition disponible. Il n'y a pas eu beaucoup d'analyses qui nous renseignent sur la tradition manuscrite de la préhistoire ainsi que la *mouvance* à l'intérieur de cette tradition textuelle, à part les travaux de Löseth eux-mêmes du début du XX^e siècle, les pages dans l'introduction du premier tome de l'édition Curtis (et la description plus exhaustive de sa méthode de classification des manuscrits dudit tome dans sa monographie intitulée *Tristan Studies*⁵⁹) ainsi que l'*Essai* d'E. Baumgartner, qui est doté d'une partie consacrée à l'analyse de la tradition manuscrite de l'intégralité du *Tristan en prose*⁶⁰. À vrai dire, c'est peut-être là – et il s'agira de montrer les différents enjeux par la suite – que réside le plus grand potentiel concernant l'étude de la préhistoire et ce qui, en même temps, pourra fournir de nouvelles perspectives pour la recherche sur le *Tristan en prose* considéré dans son ensemble. Pour ce faire, un réexamen de la tradition manuscrite de la préhistoire (voire, le cas échéant, de la première partie dans son intégralité) s'imposerait, car la classification de Curtis se fonde sur des principes qui, de nos jours, ne sont plus unanimement partagés pour des textes vernaculaires en prose.

57 C'est bien le cas de Bruce qui a fondé son analyse entière sur l'analyse des manuscrits de Paris par Löseth. Manifestement, il traduit en anglais le résumé de Löseth avant d'entrer dans les détails de son analyse. Cf. Bruce, pp. 384–89.

58 On pense notamment aux diverses contributions anglo-saxonnes, sous forme de *close readings*, que nous venons de citer.

59 C'est dans le neuvième chapitre («The Manuscript Tradition of the *Prose Tristan* (Part I)») que la savante anglaise indique les détails de son travail philologique qu'elle ne pouvait, par manque de place, inclure dans le premier tome de son édition. Cf. Renée L. Curtis, *Tristan Studies* (Munich: Wilhelm Fink Verlag, 1969), pp. 66–91. Quant à Löseth, ses trois analyses indiquent les variantes des manuscrits de Paris (fr. 756, 335, 94, 97, 99, 100, 102, 103), cf. Löseth, *Analyse*, pp. 1–16 (pour ce qui est de la préhistoire), qui donnent une image très homogène au niveau du contenu avec quelques variantes au niveau onomastique, les manuscrits de Londres (*Le Tristan et le Palamède des manuscrits français du British Museum*) et les manuscrits de Florence et de Rome, cf. Löseth, *Le Tristan et le Palamède des manuscrits de Rome et de Florence*.

60 Cf. Baumgartner, *Essai*, pp. 17–117. Elle déclare qu'elle a, pour ce faire, eu accès aux mss. de Paris et, sur microfilms, aux mss. de Chantilly et de Vienne, au ms. de New York ainsi qu'au ms. de Leningrad, cf. *ibid.*, p. 18. La préhistoire telle qu'elle se présente, sous forme très abrégée, dans le ms. Vienne, BN, 2542 (le ms. de base de l'éd. Ménard pour la Vulgate) a été thématisée dans la contribution de Janina P. Traxler, 'Back to the Future: The Prehistory in Ménard's Edition of the *Prose Tristan* and Its Implications for Textual Criticism', dans *Tristan Studien. Die Tristan-Rezeption in den europäischen Literaturen des Mittelalters*, éd. par Danielle Buschinger et Wolfgang Spiewok (Greifswald: Reineke-Verlag, 1993), pp. 155–64.

Commençons par un tour d’horizon concernant la tradition textuelle de la préhistoire au sein de cette œuvre monumentale qu’est le *Tristan en prose*, aspect qui n’a été abordé que ponctuellement. Löseth, dans son incontournable *Analyse* fondée sur les 23 manuscrits parisiens qu’il avait méticuleusement étudiés⁶¹, déclarait que la préhistoire était un ajout postérieur dans la genèse de l’œuvre, car, dans sa logique, elle faisait partie de la version cyclique et par conséquent, pour expliquer la présence de la quête du Graal, il fallait une préhistoire graalienne.⁶² De plus, cette dernière se présente de façon relativement homogène, dans la mesure où Löseth n’enregistre que peu de variantes qui, pour la plupart, sont d’ordre onomastique. Vinaver, allait, pour d’autres raisons que nous avons discutées plus haut, dans la même direction : dans son *stemma* (dépassé aujourd’hui), les manuscrits contenant la préhistoire ne figurent pas (sauf le ms. de Vienne, B.N. 2537, certainement par erreur, comme l’a déjà relevé E. Baumgartner) dans la première version, la plus ancienne⁶³ (ce qui veut dire aussi que la préhistoire ne faisait pas partie de la version «primitive» du roman). De l’autre côté, en mettant en question les théories de Löseth et Vinaver, E. Baumgartner, dans son *Essai*, arrive à la conclusion contraire : la préhistoire serait une partie intégrante relativement ancienne du *Tristan en prose* et ‘[...] est reproduite sans changement notable par tous les manuscrits conservés’⁶⁴. Pour elle, tout en affirmant qu’il y a deux versions, il n’y a pas de version plus ancienne : la V. I et la V. II, rédigées aux alentours de 1240, descendent d’un original commun *O*, datant de 1230 environ.⁶⁵

61 Il appartient, par ailleurs, au savant norvégien d’avoir établi une méthode qui vise à segmenter en unités narratives plus ou moins cohérentes les récits que contiennent les différents manuscrits, donnant à chaque unité un numéro de paragraphe. Grâce à cette classification par structure narrative (qui est peut-être la seule qui permet de maîtriser un tel volume textuel), les différentes rédactions (que la critique appelle également versions) du *Tristan* dans son intégralité ont pu être mises en exergue. Voir à ce propos Lino Leonardi et Richard Trachsler, ‘L’édition critique des romans en prose : le cas de *Guiron le Courtois*’, dans *Manuel de la philologie de l’édition*, éd. par David Trotter (Berlin : De Gruyter, 2016), p. 52.

62 Pour lui, la version II (version cyclique ou commune) était postérieure à la version I (non-cyclique), de là son jugement. Cf. Löseth, *Analyse.*, pp. XII et XVI–XVIII.

63 Cf. Vinaver, p. 34 (*supra*, note 9).

64 Cf. Baumgartner, *Essai*, p. 39.

65 Cf. Baumgartner, *Essai*, pp. 18–23. Voir également l’étude de H. Grange portant sur la notion problématique de «version» : pour Löseth (et Vinaver), une version se définit selon les grandes lignes de l’histoire (c’est-à-dire de l’intrigue), alors que dans la méthode de Baumgartner (qui prend comme base de classification des versions III et IV des fautes communes) la distinction entre «famille» et «version» se dissipe de plus en plus. L’étude montre aussi que, au sein d’un seul codex, plusieurs ‘versions’ (selon la définition de Baumgartner) peuvent être entremêlées, cf. Huw Grange, ‘The Versions of the Prose *Tristan*’, *Medioevo Romanzo*, 39-2 (2015), 321–49 (pp. 322–23).

Voilà donc, en gros, la problématique soulevée par la recherche dans le passé qui, de façon sous-jacente, pose la question de ce qu'aurait pu être la version primitive du *Tristan en prose*. À cet égard, il est devenu clair aussi que le statut de la préhistoire au sein de la tradition textuelle du *Tristan en prose* pourrait présenter un intérêt heuristique, car sa place dans l'ensemble ainsi que la datation de son ajout, pourraient ou bien confirmer ou bien rejeter les différentes hypothèses émises par les analyses littéraires résumées *supra* concernant le lien entre l'histoire des ancêtres et l'intrigue principale. Cependant, pour ce faire, il nous faut d'abord une connaissance plus solide de la tradition manuscrite, qui seule permet d'interpréter le processus de genèse des textes, de dépasser l'état synchronique que donnent les différents témoins⁶⁶ et de parvenir aux branches plus hautes de la tradition manuscrite. Naturellement, nous disposons, depuis la première édition par R. L. Curtis, d'un *stemma* très précis pour la première partie du roman, soit Löseth, §§ 1–38. L'éditrice établit cinq familles (dont la famille *a* serait la plus ancienne de la tradition manuscrite). Dans les deux autres tomes qu'elle a publiés par la suite (les trois tomes englobent les §§ 1–91 de l'*Analyse* de Löseth), elle voyait son *stemma* confirmé⁶⁷, ce que d'autres chercheurs ont mis en doute, notamment Ph. Ménard, travaillant sur l'édition de la suite de ce qui a été éditée par la savante londonienne.⁶⁸

À première vue, contrairement au reste du roman, la première partie (et en particulier la préhistoire) constitue un ensemble relativement homogène. Le problème principal réside dans la méthode de classification employée par R. L. Curtis. Ayant commencé ses travaux au début des années 1950, avant, donc, que ne s'établisse une certaine pratique philologique concernant les grands ensembles de prose arthurienne, elle avait recours à la méthode de Dom Quentin (comme elle explique de façon très claire dans ses *Tristan Studies*), qui, lui, avait

66 Cf. Leonardi/Trachsler, p. 58.

67 Dans le deuxième tome, rien ne change, le *stemma* a subi des modifications dans le sens où il intègre deux familles (*f* et *g*), pour la composition des familles *a*, *b*, *c* et *d*, il n'y a pas de changement de classement (sauf en ce qui concerne les mss. qui ne contiennent que le début du roman, ou comme le ms. de Florence qui est seulement doté de la préhistoire et qui, par conséquent, n'y figure pas), cf. *Le roman de Tristan*, éd. par Curtis, ii, p. 52.

68 Une équipe rassemblée autour de Ph. Ménard a ensuite assumé la tâche immense de continuer le travail de Curtis, tout en signalant les limites du *stemma* de Curtis, étant donné que dans l'état de la recherche actuel, il est impossible d'en établir un vu la multiplicité des copies et la complexité de la tradition textuelle. Ce serait 'une entreprise parfaitement arbitraire' que de dresser des liens généalogiques entre les manuscrits, en particulier face à la rareté de fautes communes avérées qui seules pourraient autoriser la classification des manuscrits. Cf. à ce propos *Le roman de Tristan en prose*, éd. par Ménard, i (Genève: Droz, 1987), pp. 24–26 ainsi que Leonardi/Trachsler, 'L'édition critique', pp. 48–49.

établi un système rigoureux de variantes pour la *Vulgate*. Au lieu de choisir 90 exemples de variantes comme le proposait D. H. Quentin, Curtis en avait fixé 650 [sic !], dont le nombre de correspondances devait déterminer le degré de parenté entre les témoins. Pour étayer ses hypothèses, des fautes communes ont été prises en compte.⁶⁹ Malheureusement, en dépit du travail exhaustif, rigoureux, systématique, mais aussi fondateur, mené par Curtis, les résultats se révèlent inadéquats par rapport à ce que nous savons aujourd'hui sur les textes vernaculaires en prose.⁷⁰ Si l'on examine les exemples que Curtis donne des variantes à la base de son classement, on se rend compte qu'il y manque une véritable distinction entre variantes formelles et substantielles (ou, dans la terminologie anglo-saxonne, entre *accidentals* et *substantive readings*).⁷¹ Curtis opère en effet son classement sur la base de variantes telles que *Ensi s'en vet Tristanz parmi la mer* (partagé par 5 manuscrits de la famille *a* y compris celui de Carpentras, soit le manuscrit de base de son édition) qu'elle oppose à des variantes purement formelles du genre *Et ainsi s'en va Tristanz par la mer*, voire d'autres expressions tout à fait formulaires (et facilement échangeables) comme *a grant poine et a grant male aventure* (famille *a*) vs *a grant dolor et a grant mesaise, [...] et a grant angoisse* etc.⁷² De plus, l'éditrice avait également pris en considération, par exemple, des modernisations linguistiques (des *accidentals*) telles que *predication* pour *preeschement*, ou *joyeux* pour *liez*, *cause* pour *achoisson* ainsi que *avant que* pour *ençois que* afin de singulariser le ms. *G*¹ (Genève, B.P.U., 189 qui date du XV^e siècle) en tant que rédaction spéciale⁷³, en réalité donc rien d'autre que des

⁶⁹ Cf. Curtis, *Tristan Studies*, pp. 76–80.

⁷⁰ La méthode de Curtis a été bien accueillie à son époque, comme le montrent les comptes rendus très positifs de Bartina H. Wind (*Neophilologus*, 48 (1964), 180–82), Cedric E. Pickford (*The Modern Language Review*, 60-2 (1965), 276–77) et de Lewis A. M. Sumberg (*Speculum*, 55-2 (1980), 351–53) qui, lui, recense les deux premiers tomes. Signalons également, pour le deuxième tome, le compte-rendu d'E. Baumgartner qui, sans pour autant critiquer la méthode de classification de Curtis, met en doute la favorisation du ms. de Carpentras comme témoin de base qui donnerait le sens le plus «original» du texte, notamment en comparaison avec les mss. de la famille *d*, alors que personne ne pourrait catégoriquement infirmer qu'il s'agit d'un simple embellissement postérieur dans le cas du premier. De plus, elle critique le *stemma* de Curtis dans la mesure où ce dernier est synchronique, mettant sur un pied d'égalité tous les mss., alors qu'effectivement la famille *a* est la plus ancienne, qui nous renseigne sur l'évolution de la tradition manuscrite dans le temps (*Cahiers de civilisation médiévale*, 86 (1979), 191–92).

⁷¹ Cf. Lino Leonardi, 'Il testo come ipotesi', *Medioevo Romanzo*, 35 (2011), 5–34 (pp. 10–11), d'après Walter W. Greg, 'The Rationale of Copy-Text', *Studies in Bibliography*, 3 (1950/1951), 19–36 (p. 21).

⁷² Cf. Curtis, *Tristan Studies*, p. 77.

⁷³ Cf. Curtis, *Tristan Studies*, p. 69.

exemples emblématiques des pratiques sribales de l'époque. Ce n'est pas une énumération exhaustive, mais il est devenu clair qu'il s'agit donc de variantes linguistiques qui, bien évidemment, sont beaucoup plus habituelles dans les traditions textuelles en langue vernaculaire et qui peuvent être changées plus librement du point de vue diatopique et diachronique que dans les textes bibliques (latins) pour lesquels Dom Quentin avait élaboré sa méthode. On sait aujourd'hui que cette variation d'ordre formel se rencontre même dans des textes en vers (qui, théoriquement, sont moins variables que ceux en prose) puisqu'il arrive qu'un seul et même scribe change de formule en copiant deux fois de suite un manuscrit-source, comme l'a montré K. Busby pour deux manuscrits du *Perceval* et ses suites rédigés par un même et seul scribe⁷⁴. Cela dit, le *stemma* de Curtis repose en partie aussi sur des variantes substantielles et des fautes communes : ainsi, la famille *b* est surtout déterminée par l'existence de six fautes communes⁷⁵, la famille *c* par des variantes substantielles, comme la deuxième devinette que pose le géant au roi Pelias, § 19 de son édition, qui ne se trouve pas dans les autres familles⁷⁶, mais il manque à coup sûr un système de classification homogène. De plus, il y a des éléments qui n'ont pas été pris en compte, comme le montre l'analyse de R. Trachsler sur l'épisode du combat de Tristan contre le dragon, absent de la très grande majorité des témoins (il se situe entre les §§ 347 et 348 de l'édition Curtis), mais interpolé dans quatre manuscrits au même endroit de l'intrigue. Or, les quatre témoins se situent dans des endroits différents du *stemma* de Curtis, qui, soit, renonce à les classer (mss. *A* et *B*)⁷⁷, soit les range dans la famille la plus contaminée (ms. *R*)⁷⁸, c'est-à-dire la famille *e*, soit ne les prend pas en considération du tout, puisqu'il s'agit d'une version abrégée (le 103⁷⁸). Quoi qu'il en

74 Cf. Keith Busby, 'The Scribe of MSS *T* and *V* of Chrétien's *Perceval* and its Continuations', dans *Les Manuscrits de Chrétien de Troyes/The Manuscripts of Chrétien de Troyes*, éd. par Keith Busby et al. (Amsterdam: Rodopi, 1993), i, pp. 49–59.

75 Cf. Curtis, *Tristan Studies*, pp. 84–85.

76 Cf. Curtis, *Tristan Studies*, pp. 85–88.

77 La particularité de ces deux mss. a déjà fait l'objet d'un article de Curtis avant qu'elle ait publié l'édition avec son *stemma*, cf. Renée L. Curtis, 'An Unnoticed Family of 'Prose Tristan' Manuscripts', *The Modern Language Review*, 49-4 (1954), 428–33 où elle conclut : 'I hope to have shown that A and B, if not identical in all respects, clearly derive from a common model which contains a version different from that found in any other extant manuscript of the *Prose Tristan*. When compared with the common version, A and B contain, on the one hand, certain abbreviations and omissions, on the other many amplifications; the latter, as we have seen, consisting mainly in the addition of explanatory or descriptive details and of many imaginative and picturesque episodes.' (p. 433).

78 Les versions abrégées n'ont pas été prises en compte pour le classement, cf. Curtis, *Tristan Studies*, pp. 71–76.

soit, cette étude met en évidence que les quatre manuscrits sont apparentés et se scindent en deux groupes : $A B - R^2 103$.⁷⁹ On voit donc clairement que, de fait, le *stemma* de Curtis ne rend qu'insuffisamment compte des rapports entre les quatre manuscrits⁸⁰, à plus forte raison que, selon des études récentes, le ms. de Genève, Bodmer, 164 (G^2) pourrait également –étant donné qu'il contient l'épisode identique de Tristan combattant le dragon– être associé à ce groupe⁸¹. Chez Curtis, il figure dans la famille c . En somme, bien que cet épisode ne concerne pas directement la préhistoire, il montre bien la fragilité du *stemma* établi.

Par conséquent, on aurait sans doute intérêt à réviser le système de classification de Curtis (au moins pour la préhistoire, mais éventuellement au-delà), à commencer par le recours systématique au critère des fautes communes –et à ne pas seulement l'appliquer de manière subsidiaire comme l'a proposé Curtis–, car cela constitue peut-être le seul moyen de classer les manuscrits, notamment dans un cas de figure qui, à priori, montre peu de variantes au niveau de l'*histoire*, en prenant en compte tous les témoins, selon des méthodes qui ont d'ailleurs prouvé leur validité.

De manière plus générale, ce réexamen pourrait dans une certaine mesure combler le vide dans l'ensemble des romans arthuriens en prose, de provenance française au moins, où la grande difficulté de classer les manuscrits d'une tradition textuelle donnée a débouché dans une mise à l'écart presque systématique des études stemmatiques.⁸² La raison principale pour cette pénurie est, bien évidemment, le caractère décidément *mouvant* de ses textes, les remaniements ainsi que les contaminations auxquels ils ont été soumis, ce qui, évidemment, complique les choses, sans parler du volume textuel de ces romans auquel l'éditeur du texte fait face pour arriver à ses conclusions. Par conséquent, outre la tenta-

⁷⁹ Cf. Richard Trachsler, 'Tristan, un dragon et quatre manuscrits. Observations à propos du combat contre le dragon dans le *Tristan* en prose', dans *Des Tristan en vers au Tristan en prose. Hommage à Emmanuèle Baumgartner* éd. par Laurence Harf-Lancner et al. (Paris: Champion, 2009), pp. 371–93. À titre récapitulatif, les quatre mss. : Paris, Arsenal, 3357, datant de 1488 (A), Bruxelles, Bibliothèque Royale, 9087, XV^e siècle (B), Paris, BnF, fr. 103, vers 1470 (103) et Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Palat. Lat. 1964 (R^2), ca. 1300, en particulier p. 376. Cela montre donc bien que ce phénomène n'est pas seulement la réintégration tardive d'un épisode qui faisait partie de l'*Urtristan* dans le *Tristan en prose*, d'où il est normalement absent, parce que le ms. de Rome le contenait déjà. Voir à ce propos également Grange, p. 336.

⁸⁰ Nous avons vu qu'il manque des manuscrits, des rédactions spéciales qui sont omises, mais le problème est également la famille e qui devient une sorte de réservoir pour tout ce qui n'est pas classable à proprement parler : là se trouve associé le ms. R^2 aux témoins suivants : 104 , R^1 , 334 , Ch^2 et G^1 , alors que les travaux de Trachsler et Grange y associent des manuscrits différents.

⁸¹ Cf. Grange, pp. 337–38.

⁸² Cf. Leonardi/Trachsler, pp. 48–50.

tive de Curtis pour la première partie du *Tristan en prose*, problématique comme nous l'avons vu, les éditions des romans arthuriens en prose avec une étude de la tradition manuscrite suivie d'un arbre généalogique se font très rares, sauf, à titre d'exemple, celui de J. Frappier qu'il a dressé pour son édition de la *Mort Artu* datant de 1936 (légèrement modifié par Hult pour son édition de 2009) et d'A. Pauphilet pour la *Queste* (édition de 1923).⁸³

Or pour le réexamen de la préhistoire, nous pensons, du point de vue d'une méthode applicable sur la classification des témoins, à celle qui a été développée récemment pour embrasser la tradition textuelle du vaste et complexe ensemble qu'est *Guiron le Courtois*, qui, à l'instar du *Tristan en prose*, ne compte pas beaucoup de fautes communes évidentes et dont la tradition textuelle est encore plus éparse que celle de notre objet d'étude. Un jeune groupe de chercheurs s'occupant du premier a, en gros, travaillé avec une approche qui consiste en déterminer un certain nombre de *loci critici*, à savoir des passages dans l'ensemble du texte qui montrent de fortes incongruences ou bien au niveau du contenu ou bien de la grammaire ; grâce à ces échantillons et en tenant compte de quelques principes de base qui excluent, entre autre, tous les cas polygénétiques (c'est-à-dire des phénomènes qui peuvent être le produit de plusieurs scribes travaillant de façon indépendante l'un de l'autre), les parentés parmi les témoins manuscrits ont pu être mises en exergue.⁸⁴ Il se peut que cette méthode soit valable au même titre pour la préhistoire, d'où certains liens thématiques avec le *Roman de Méliadus* (le

⁸³ Cf. à ce propos l'analyse de Leonardi, 'Il testo', pp. 13–34.

⁸⁴ Voici les principes de base de la classification observés par un groupe de chercheurs (le *Gruppo Guiron*) dans la perspective d'une édition critique, mais le *stemma* sert en premier lieu, comme nous l'avons vu, à la compréhension de la tradition textuelle (qui est notre objectif principal pour la préhistoire tristanienne). Dans le cas du *Guiron le Courtois* se distinguent trois branches, pour lesquelles une vingtaine de *loci critici* respectifs avaient été désignés : 'Nous avons écarté des variantes minimes, polygénétiques, s'inscrivant dans une typologie précise (par exemple, les variantes formulaires comme *Or dit le conte/Ci dit l'estoire*, ou les *hendiadys* combinatoires comme *fort et puissant/fort et preux/grant et puissant* etc.) ; nous nous sommes concentrés sur les fautes, peu nombreuses (surtout des sauts du même au même répétés ou de fortes contradictions dans la cohérence narrative) ; les variantes adiaphores ont été prises en compte uniquement pour conformer les convergences révélées par les fautes communes.', Leonardi/Trachsler, 'L'édition critique', p. 58. Plusieurs travaux ont vu le jour à la suite de ces recherches. Mentionnons, à titre indicatif (une liste plus complète se trouve dans la bibliographie de l'article de Leonardi/Trachsler), l'analyse de Nicola Morato, *Il ciclo de «Guiron le Courtois». Strutture e testi nella tradizione manoscritta* (Florence: Galluzzo, 2010) qui propose pour la première partie du cycle, le *Roman de Méliadus*, vingt et un *loci critici* dont il justifie le choix au chap. 6 et l'édition d'une partie du cycle de C. Lagomarsini, *Les aventures des Bruns. Compilazione guironiana del secolo XIII, attribuibile a Rustichello da Pisa*, ed. critica a cura di Claudia Lagomarsini (Florence: Galluzzo, 2014).

«prequel» du *Guiron le Courtois*) sont d'ailleurs évidents : les deux présentent une histoire des ancêtres au sein d'un ensemble romanesque.

Cela dit, une fois que les liens entre les différents témoins contenant les §§ 1–18 (ou éventuellement toute la première partie) de l'*Analyse* de Löseth et leur évolution diachronique seront mieux connus, on pourrait s'interroger sur le statut de la préhistoire au sein de l'ensemble du roman. Nous aurions alors une idée plus claire des parties plus hautes du *stemma*. De la sorte, une comparaison de ces données avec ce qu'il y a dans la suite de l'édition Curtis devient possible : malgré le fait que l'édition Ménard n'a, pour des raisons dont nous avons fait mention, pas établi de *stemma*, elle érige tout de même une hiérarchie entre les manuscrits, postulant que la famille *a* est «la plus sûre» de la tradition.⁸⁵ De cette manière, les rapports entre la préhistoire et le roman principal pourraient être repensés, de même que les deux hypothèses contraires concernant l'ajout postérieur ou celle de la partie intégrante du roman en prose.

Conclusion

À travers cette analyse de l'état de la recherche, il est devenu clair que tout n'est pas dit concernant la préhistoire. Certes, des analyses littéraires ont pu relever des aspects particuliers dans ce texte, tel que la figure de Chelinde ou la présence du mythe d'Édipe, qui montrent qu'il y a, au niveau de la structure littéraire, un plan d'organisation global qui traverse la préhistoire et la met en rapport immédiat, peut-être de manière trop précoce, avec la partie principale du roman du

⁸⁵ La suite, à savoir le premier volume de l'éd. Ménard, qui englobe les §§ 92–104 (et les huit autres tomes), prend comme “bonne” famille les mss. *A* (le ms. de base de la Vulgate, Vienne, B.N. 2542), *B* (Paris, B.N. 335 et 336), *C* (Vienne, B.N. 2537), *D* (Vienne, B.N. 2539 et 2540), *E* (Edimbourg, N.L.S., Ad. 19.1.3, qui dans le deuxième tome de Curtis, figure dans la famille *g*, dans le premier tome, il a été mis de côté, parce qu'il s'agit d'une version abrégée. On voit donc les résultats très divergents qu'a apportés la classification de Curtis) avec des sous-familles *AE(Z) – BCD*, (le ms. *Z* est bien le ms. de Carpentras qui, pour ce qui s'ensuit après l'édition Curtis, est trop fragmentaire ; Ménard l'associe, au moins pour le premier volume de son édition, à la ‘bonne’ famille, mais il s'arrête après le § 75 de ladite édition), tout en déclarant que *a* n'est pas attesté par des fautes communes : ‘L'existence de la famille *A, B, C, D, E* ne fait pas de doute. Malgré l'absence de fautes communes, on relève un accord étroit et remarquable entre ces mss. La famille *a* est une des plus sûres de la tradition manuscrite [vu sa stabilité et par rapport aux autres mss. consultés].’, *Le roman de Tristan en prose*, éd. par Ménard, i, pp. 17–32, ici : p. 25. De surcroît, pour étayer ses hypothèses, Ph. Ménard invoque des critères codicologiques, tels que miniatures et rubriques communes, comme preuves supplémentaires de la parenté entre les mss. *ABCD*, cf. p. 28.

Tristan en prose, qu'il s'agisse de préparer l'avènement d'une civilisation arthurienne ou de montrer à quel point Tristan et Iseult sont prédestinés à leur sort à cause du «péché originel» (le choix de son propre partenaire, la *luxuria*) commis par leurs ancêtres. Cependant, malgré la somme de ces études –qui mettent clairement en exergue des liens entre les deux parties– il existe un bon nombre d'analyses qui, pour des raisons tout aussi pertinentes, ont démontré la fragilité des rapports entre la préhistoire et le reste du roman, en particulier l'introduction «gratuite» d'une composante graalienne au sein de cet immense bâtiment romanesque, avec un héros éponyme qui, de toute manière, sera dès le début exclu de la quête du Graal, ce qui met en question l'utilité même de l'existence de l'insertion d'une telle préhistoire. Autrement dit, le statut du «sens» voire de la «fonction» de la préhistoire sur le plan narratif n'est pas une question qui est définitivement tranchée, du fait que les analyses ponctuelles, dont il a été question, peuvent parfois avoir une tendance très programmatique. Qui cherche des correspondances les trouve en général, surtout quand on opère avec des *close-readings* rapprochant deux passages tirés respectivement de la préhistoire et de la partie principale. Des analyses plus transversales, soutenues par des preuves philologiques, peuvent apporter plus de clarté à la matière.

Or le travail sur la tradition textuelle a, jusqu'ici, joué un rôle de second plan. Une réévaluation de la classification des différents manuscrits qui reste, comme nous avons pu le constater, incomplète, serait une piste à suivre, car elle peut seule nous renseigner sur la genèse de la préhistoire. Ce serait un premier pas vers la compréhension d'un texte dont la tradition manuscrite demeure dans son ensemble, pour reprendre les mots de Ph. Ménard, une '[...] *selv'oscura* où l'on risque toujours de se perdre.⁸⁶ En dernière analyse, une connaissance plus profonde d'un morceau d'un roman arthurien très vaste pourrait faire la lumière sur une problématique trop longtemps négligée, à savoir le développement des traditions textuelles longues et en prose. La maîtrise de la tradition textuelle présente un intérêt heuristique indéniable comme nous l'avons vu à l'exemple de la préhistoire. Cette démarche nous semble seule capable de montrer la *mouvance* de l'œuvre médiévale qui touche en particulier les romans arthuriens en prose⁸⁷ et dont notamment les éditions d'inspiration bédieriste ne donnent souvent que l'état synchronique (et invariable) d'un texte. Des travaux récents, nous avons évoqué ceux sur *Guiron le Courtois*, dernier grand cycle des romans arthuriens, ont montré qu'il est possible d'éclaircir la problématique très souvent obscure de la tradition textuelle, il faut donc supposer qu'une telle entreprise sera également

⁸⁶ *Le roman de Tristan en prose*, éd. par Ménard, i, p. 8.

⁸⁷ Cf. Leonardi/Trachsler, 'L'édition critique', p. 48.

possible pour une petite partie du *Tristan en prose*, et, un jour peut-être, pour l'intégralité du roman.